

Québec français



Nicole Houde

Gilles Perron

Number 87, Fall 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44799ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perron, G. (1992). Nicole Houde. *Québec français*, (87), 76–79.

QUI EST NICOLE HOUDE ?

Nicole Houde est née à Saint-Fulgence, sur les bords du Saguenay, en 1945, mais habite Montréal depuis une vingtaine d'années. Elle est titulaire d'un baccalauréat en pédagogie de l'École Normale Bon-Pasteur de Chicoutimi et d'un baccalauréat en anthropologie de l'Université de Montréal. Lors de ses études, elle apprend à tirer profit de son écriture en travaillant à des thèses et autres

textes d'étudiants. Elle écrit encore pour le bénéfice d'un autre, un livre sur les abat-jour en papier de riz. L'écriture proprement littéraire (si on excepte la pratique de la poésie en fin d'adolescence) débute vers 1979, alors qu'elle entreprend une pièce de théâtre, « le

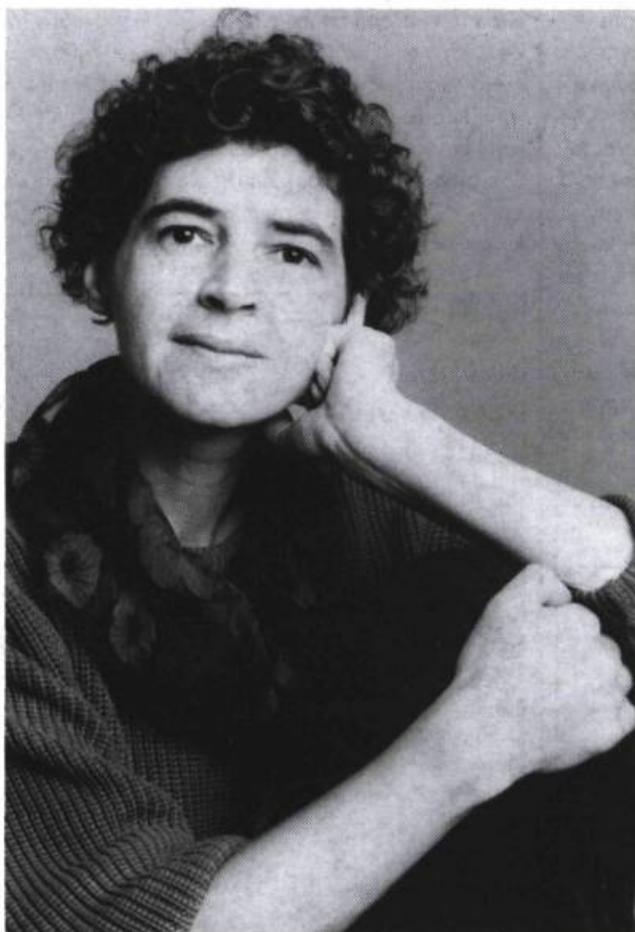


Photo : Josée LAMBERT

Show de la sacrifiée » qui devient en 1983 le roman *le Malentendu* (prix des Jeunes Écrivains du *Journal de Montréal*). Depuis, elle a écrit quatre autres volumes, tous publiés comme le premier aux Éditions de la Pleine lune : *la Mai-*

son du remous (1986, Prix littéraire de la BCP du Saguenay-Lac-Saint-Jean) ; *l'Enfant de la batture* (1988, Prix Air-Canada) ; *Lettres à cher Alain* (1990, prix du livre de fiction de l'année, Gala du livre du Saguenay-Lac Saint-Jean) et *les Inconnus du jardin* (1991). Elle a publié des nouvelles dans diverses revues, dont *Arcades*, *Mœbius* et *Possibles*. Depuis 1983, elle consacre le plus clair de son

temps à l'écriture, en grande partie grâce aux bourses reçues du Conseil des Arts et du ministère des Affaires culturelles. Elle retourne occasionnellement sur le marché du travail, comme aide auprès de personnes âgées.

LA QUÊTE DE LA LUMIÈRE

Dossier établi par
Gilles PERRON

Votre dernier roman, les Inconnus du jardin, semble moins sombre que les précédents. S'agit-il d'un changement dans votre manière d'écrire ou d'un moment différent dans votre œuvre ?

HOUDE

C'est plus qu'un moment. Mes personnages sont toujours à un carrefour où on se trouve soi-même : il y a les gens qu'on rencontre, ceux du quotidien, mais aussi ceux qu'on connaît plus ou moins, qu'on croise parfois dans les autobus, dans le métro... J'ai l'impression que, dans ces carrefours-là, dans mes premiers textes, c'est comme si la noirceur s'était vraiment installée. Déjà dans *l'Enfant de la batture*, il y a plus de clarté, une quête de la lumière avec Claudia et, plus encore, avec Marcel qui, en réalité, est le seul survivant. Dans *les Inconnus du jardin*, les personnages sont, dans l'ensemble, des marginaux. À travers leurs gestes, l'amour des deux personnages principaux, la quête de Marie Finon, de Clément, d'Édith, de l'orpheline de visage, se manifeste surtout la recherche du sens de la vie : la quête de la lumière qui s'oppose à la noirceur...

Cette quête ne se fait-elle pas pour la première fois sans violence ?

HOUDE

La violence est latente chez Diane, qui revient souvent avec ce leitmotiv : « C'est une question d'interprétation », son interprétation à elle. En déchirant sa robe, elle s'attaque à la pelure. C'est vraiment une violence, moins fulgurante que dans *l'Enfant de la batture* ou *la Maison du remous*. Cette quête de la lumière s'inscrit dans une démarche. Je n'ai rien contre

l'écriture en elle-même... Je cherche, je pose des questions, pour obtenir de mes personnages des bribes de réponses. Les questions sous-jacentes à la recherche que je fais — car l'écriture est d'abord une recherche — sont des questions relatives au temps et à l'espace. Par exemple, dans *l'Enfant de la batture*, ce qui m'intéressait, c'était de savoir quand on est père, comment apparaissent l'espace, le temps ? Quand on est une femme, l'enfant qu'on porte peut-il s'incarner à l'intérieur de soi ? Pour l'homme, c'est différent. Le temps ne se présente pas de la même façon. D'ailleurs, j'ai des problèmes avec ma première écriture parce que, à cause des questions que je me pose sur le temps, sur l'espace, sur l'identité aussi, cette écriture a souvent tendance à être didactique. Il faut que je me laisse aller pour rendre le texte plus charnel. Donc, dans une trame romanesque, je veux savoir ce que peut devenir le temps dans la tête d'un père, dans celle d'une mère de famille ou des enfants, voire chez des gens en marge de la réalité, tels ceux qui évoluent dans *les Inconnus du jardin*.



Dans les trois premiers romans, le temps du père est délimité par la mort. Dans les Inconnus du jardin, le personnage de Gilles est confronté de plusieurs façons à une impossible paternité. La paternité serait-elle un échec irrémédiable ?

HOUDE

Dans le roman que je suis en train d'écrire cet échec revient encore. C'est l'histoire d'une auxiliaire familiale dont le père est mort et qui est le témoin des derniers mois d'un couple âgé. Mais sa mort est abstraite, elle en ignore complètement les derniers jours qu'elle essaie de reconstituer. Nouvelle mort du père donc, dont la raison est probablement très subjective. Quand viennent les mots, des blessures ressortent, qui marquent profondément. Mon père est mort lorsque j'avais seize ans. C'est un des hommes les plus beaux que j'ai connus. Avec cette mort, c'est comme si la vie, pour moi, s'était arrêtée là. S'est produite une perte affective et sa mort est demeurée une abstraction parce que je n'ai jamais su exactement ce qui s'était passé. Dans le fond, la mort du père est en même temps une quête du père. C'est comme si j'essayais de boucler la boucle avec ce roman qui s'appellera — mais les titres sont toujours provisoires — *Lettres d'adieu*.

Les rapports entre les enfants et les adultes sont plutôt difficiles dans tous vos romans. Dans les Inconnus du jardin ne sont-ils pas présents ?

HOUDE

Martine, l'orpheline de visage, petite-fille de Marie Finon, est un personnage assez énigmatique. Elle ressemble à Laetitia (*la Maison du remous*), comme si le rapport de Laetitia avec ses filles se transformait. Il y a comme un élargissement, qui s'en va dans tous les sens. J'écrivais une his-

toire d'amour, une histoire où, au départ, les enfants n'étaient même pas censés tenir de place. Édith aussi. Cela m'intriguait beaucoup. Certains écrivains partent avec une structure et la modifient en cours de route. Moi, je compose avec quelques personnages. Je savais que c'était une histoire d'amour et je voulais découvrir le temps, l'espace, l'identité d'une relation amoureuse.

La question de l'identité semble assez importante : tous les personnages sont à la recherche d'eux-mêmes. Y-a-t-il en eux une dualité qu'ils cherchent à maîtriser ?

HOUDE

Chacun vit cette dualité. Il y a toujours une part d'étranger à l'intérieur de soi ; on ne connaît souvent que la surface. Au fil des ans, on creuse à l'intérieur de soi-même. On ne conserve qu'une partie de l'étranger en soi ; par contre, une partie demeure toujours enfouie. Pour mes personnages, voilà qui est problématique, voilà qui les déchire.

Les Inconnus du jardin, malgré la séparation du couple, présente une fin relativement sereine. Est-ce que les personnages auraient réglé quelque chose, ce que n'arrivaient pas à faire ceux des autres romans ?

HOUDE

Pour répondre à cette question, je reprendrais ce que Jacques Poulin fait dire à la Grande Sauterelle dans *Volkswagen blues*. On ne peut pas comprendre un livre d'un auteur sans faire référence aux autres livres de cet auteur, mais aussi, à toute une communauté de livres qu'on a déjà lus. Ma quête personnelle collabore, en tant qu'individu, à ma quête en tant qu'écrivaine. On ne se dissocie pas de soi en écrivant ; on ne se dissocie pas non plus de la société dans laquelle on vit. Il y a une part d'ombre car la part de clarté n'est pas très forte. Je me promène dans les rues à Montréal ; j'y rencontre des itinérants, de plus en plus de gens laissés à leur misère, à leur désespoir, qui se parlent tout seuls. Qu'on le veuille ou non, à

un moment donné, ceux-là entrent à l'intérieur de nous. Cette part-là sort quand on écrit. Le déchirement n'est plus seulement personnel ; il est partout dans la société, pour tous ceux qui sont dans cette société-là. C'est évident que, dans ce que j'écris actuellement, c'est l'aspect clarté qui prédomine.

Pourtant, le personnage de Marie Finon ne laisse-t-il pas entrevoir un avenir sombre dans le vieillissement ?

HOUDE

Dans mon prochain roman, je présente un couple de vieillards qui s'approchent de la mort. Ce qui m'intéresse c'est de connaître comment fonctionne le temps dans la tête d'un vieillard, que veulent dire l'espace, l'identité, la mémoire qui se vide. Quand on parle avec un vieillard, on entend fréquemment : « Dans le temps, je faisais ça... », comme si le temps n'était déjà plus partie intégrante de leur vie, comme si le temps s'était effacé. L'espace lui-même n'a plus tellement de prise sur eux, ils titubent en marchant, la plupart du temps. Ils s'accrochent beaucoup à des objets du passé, qui deviennent finalement leur espace. Une espèce d'anonymat s'installe chez eux à cause de la perte de mémoire graduelle, surtout en ce qui concerne le temps présent. Dans *les Inconnus du jardin*, la lumière prend de plus en plus de place, comme si, dans leur quête, les personnes arrivaient à trouver.

Dans cette communauté de livres dont vous avez parlé, y aurait-il une place pour Jacques Ferron ? Dans l'Enfant de la batture, Léo écrit une thèse sur Ferron et dans les Inconnus du jardin, il y a cette présence obsédante de l'amélanchier...

HOUDE

L'œuvre de Ferron est importante, surtout *l'Amélanchier*. Mais, dans ce dernier cas, c'est le hasard qui a fait les choses. Au jardin botanique de Montréal, on trouve un arbre superbe : c'est un amélanchier qui vient du Japon. Il y a là des mystères d'une beauté qui palpite, qui est vivante. J'aime les arbres et les fleurs ; pour moi, c'est aussi important que des êtres vivants. Les choses, comme pour Diane, ne sont pas juste des choses : il y a de la vie dans les choses et encore plus dans les arbres. Tout ce qui apparaît immobile, dans tout ce qu'on voit qui est apparemment immobile est mobile et cette mobilité m'intéresse, est devenue d'ailleurs un de mes thèmes favoris. Mes personnages deviennent de plus en plus mobiles. Dans *les Inconnus du jardin*, tous les personnages essaient de se mettre en route en direction de quelqu'un.



L'Enfant de la batture
NICOLE HOUDE

la pleine lune

LES JOURS ET LES FLEURS

Dans l'univers romanesque de Nicole Houde, la folie et la mort redéfinissent constamment le réel et le vivant. On y rencontre des personnages à la recherche d'eux-mêmes, en quête d'un équilibre personnel parfois difficile et souvent impossible à atteindre. Les relations interpersonnelles (le plus souvent familiales) y sont complexes, conflictuelles, violentes. Le dernier roman de l'auteure, *les Inconnus du jardin*, s'inscrit dans cet imaginaire particulier, mais on y décèle rapidement un élément qui en était absent jusqu'alors : l'espoir.

Le Jardin botanique de Montréal sert de cadre à une histoire d'amour entre deux personnages principaux, Diane et Gilles, qui se lient avec d'autres marginaux fréquentant avec assiduité, comme eux, le jardin (sans majuscule : le lieu public qu'est le Jardin botanique leur est jardin personnel, qu'ils habitent). Diane, sortie depuis peu de l'hôpital Louis-Hippolyte Lafontaine, « se sent en mauvais état » : elle dit vivre avec une prisonnière à l'intérieur d'elle-même. Au jardin, son besoin d'amour rencontre celui de Gilles ; il y a quelque chose à la fois de fortuit et d'incontournable dans leur réunion. Les autres habitants du jardin sont, eux aussi, en mal d'amour, de vivre. Martine, appelée l'orpheline de visage, frappe sur les bancs avec une cuillère pour éloigner les gens, pour les prévenir qu'à son contact ils seront tellement épuisés qu'il faudra ensuite les ramasser à la petite cuillère. Un autre couple, Édith et Clément, recueille dans une grande valise les objets oubliés par les visiteurs : des morceaux de vie qui tomberaient dans l'oubli sans eux. Enfin, il y a la fascinante Marie Finon, une dame âgée ayant oublié son nom et qui, ayant adopté celui d'un lilas du jardin, l'inscrit dans l'ourlet de ses robes pour ne pas l'oublier. Tous ces personnages (d'autres, moins importants, se joindront au groupe) finissent par former une communauté, réunie autour de Marie Finon qui leur enseigne tout sur les fleurs et les arbres, pour ensuite les encourager à gui-

der les visiteurs du jardin dans le monde des plantes. Leur rôle de guides leur sert de prétexte pour aborder les gens, pour leur voler des gestes, pour leur soutirer des instants de vie et des contacts furtifs.

« Les mains conservent la mémoire de la vie », croit Marie Finon. C'est avec ses mains que Diane a déjà tenté de se déchirer la chair pour laisser sortir la prisonnière qui vit en elle ; elle n'avait alors réussi qu'à déchirer sa robe et à être internée. Cette dualité des individus est au cœur des *Inconnus du jardin* : « Tout est profondément vrai, tout est profondément faux », affirme Diane. Elle cherche désespérément à faire taire cette seconde partie d'elle-même en la remplaçant par Gilles, tentant par l'Autre de consolider sa présence dans l'espace et dans le temps. L'importance du temps apparaît dans le besoin de nommer les jours : Diane s'accroche aux dates pour échapper à l'incertain. Elle s'attache aux noms des fleurs du jardin, à des noms de femmes, inconnues, et qui pourtant accèdent à l'éternel dans le monde parallèle des fleurs. Au sens plus large, le temps, c'est aussi l'été qui encadre l'histoire, qui lui fixe son commencement et sa fin. Du 30

avril printanier au mois de septembre automnal, les jours passés au jardin, en compagnie de Gilles et des autres, semblent pouvoir leur apporter à tous un peu de lumière. Les personnages se rapprochent de l'équilibre souhaité, laissent sortir leurs blessures à l'air libre, comptant sur les vertus médicinales des plantes apprivoisées pour cautériser les plaies. Mais la vie s'ajuste au cycle des saisons ; ainsi font les personnages. Marie Finon retrouve peu à peu la mémoire de ses multiples métiers et personnalités (botaniste, mais aussi médecin, avocate et psychanalyste), puis celui de son véritable nom, pour revenir à la fin à la case départ : l'oubli. Le parcours amoureux de Diane et Gilles est lui-même saisonnier : septembre marque la rupture du couple, signifiant que leur relation ne saurait exister hors du jardin symbolique, sans l'appui des fleurs et des arbres. Mais rien n'est irrémédiable : malgré l'échec apparent des quêtes individuelles, les blessures ne se sont pas aggravées. Si rien n'est véritablement réglé, tout demeure possible.

L'écriture de Nicole Houde appuie fort bien le propos. Les répétitions fréquentes (les leitmotifs de Diane), le compte des jours qui rythme le texte, traduisent l'intérêt des personnes pour la mémoire du passé et leur désir de s'inscrire dans le temps présent. Métaphores filées et comparaisons fréquentes donnent au roman un ton poétique qui sert bien l'analogie plante/humain, proposée dès la première page. Les « guides » du jardin inventent constamment de nouvelles comparaisons poétiques pour exprimer l'histoire des fleurs. Contrairement aux romans précédents, où l'écriture était une sorte de crescendo se terminant par une explosion (pensons surtout à *l'Enfant de la batture*), la narration des *Inconnus du jardin* est plutôt circulaire, le texte opérant un retour sur lui-même et suggérant dans les dernières lignes la possibilité de revenir au début du récit.

